

La réussite scolaire est-elle héréditaire ?

LE MONDE | 11.07.2013 à 07h54 • Mis à jour le 11.07.2013 à 08h22 |

Par Paul Seabright



Le talent des enfants des gens plus aisés profite de leur héritage matériel, notamment par l'éducation privée. | AFP/MYCHELE DANIAU

La part du talent dans la transmission de la prospérité entre générations est un vieux débat, aussi vif dans les romans de Balzac que dans les études d'économistes et de sociologues.

Le Monde.fr a le plaisir de vous offrir la lecture de cet article habituellement réservé aux abonnés du Monde.fr. Profitez de tous les articles réservés du Monde.fr en vous [abonnant à partir de 1€ / mois](http://www.lemonde.fr/abo/?clef=BLOCABOARTMOTNEA) (<http://www.lemonde.fr/abo/?clef=BLOCABOARTMOTNEA>) | [Découvrez l'édition abonnés](#) ([/abonne/](#))

Les ressources de certains parents peuvent-elles protéger la médiocrité de leurs enfants ? Le talent saura-t-il briller sans un coup de portefeuille parental ? Un article récent de l'économiste américain Greg Mankiw, intitulé avec provocation "La défense des un pour cent", paru début juin dans le *Journal of Economic Perspectives*, a relancé la controverse en présumant non seulement que le salaire des plus riches reflète leur contribution à la société, mais que cette contribution est le fruit d'un talent "naturel".

Que le talent des enfants des gens plus aisés ait toujours su profiter aussi de leur héritage matériel (notamment par l'éducation privée) ne laisse plus de

doute. Certains chiffres récemment parus sur les investissements parentaux complémentaires en disent long.

"DÉPENSES D'ENRICHISSEMENT"

Les chercheurs Greg J. Duncan et Richard J. Murnane ont calculé le niveau annuel de "dépenses d'enrichissement" ("enrichment expenditures") des familles américaines. Ces dépenses incluent, par exemple, les colonies de vacances, des leçons de musique, les voyages scolaires.

Les dépenses des 20 % de familles les plus riches ont augmenté (en dollars ajustés pour l'inflation) d'environ 3 500 dollars (2 700 euros) en 1972-1973 à presque 8 900 dollars (6 900 euros) par enfant en 2005-2006 – une augmentation de 150 % sur une période où les dépenses des 20 % des plus pauvres n'ont augmenté que de 57 % (de 835 dollars à 1 315 dollars par an). Une surenchère de tentatives de renforcer le privilège ? De la consommation pure, rétorque M. Mankiw – le fruit de la prospérité et non pas la cause.

Pour l'instant, il n'y a pas de preuve du rôle de ces dépenses parentales dans la réussite des enfants. Plus frappante encore : une étude récente des chercheurs Caroline M. Hoxby et Christopher Avery sur la capacité divergente des familles riches et pauvres de poursuivre les études supérieures. Ces chercheurs mettent sous la loupe l'ensemble des lycéens américains dont les notes aux épreuves d'aptitude aux études supérieures sont dans les 10 % plus élevées mais dont le revenu familial est dans les 25 % plus bas.

Plus de 40 % candidatent uniquement à des écoles ou des facs non sélectives (contrairement à moins de 10 % de leurs homologues plus aisés). Quand ils candidatent à des écoles sélectives, ils ont tendance à choisir des écoles dont la médiane de notes est inférieure à la leur.

Seuls 8 % ("les ambitieux") utilisent des stratégies de candidature typiques des étudiants dont le revenu familial est dans les 25 % plus élevé. Pourtant, les écoles sélectives proposent des bourses plus favorables que celles des écoles non sélectives. Et le taux de réussite universitaire de ceux qui intègrent les écoles sélectives est indépendant du revenu parental.

Les facteurs qui expliquent ces différences sont complexes, incluant la géographie et non seulement la richesse (des 8 % "ambitieux", 70 % habitent dans les quinze plus grandes villes). Même le pays le mieux connu au monde pour son idéologie de mobilité sociale a du mal, y compris en mettant en place des incitations financières importantes, à attirer les étudiants de talent issus de milieux modestes dans les meilleurs établissements.